

## **Hasard**

Les massues s'envolent, tournent autour des lumières de la salle puis retombent pour s'entourer de nouveau dans les bras, dans les mains. Le dos tourné, ses cheveux blonds dévalent le long de son dos en cascades alors qu'à nouveau une quille rouge prend son envol au-dessus d'elle. Elle se tourne un peu, juste assez pour que je devine le sourire qui éclaire son visage ; un sourire juste comme ça, pas pour moi ou pour un autre, peut être même pas pour les oiseaux de bois qu'elle laisse planer au-dessus de sa tête. Je ferme les yeux jusqu'à ne plus sentir que le rythme de ses mains contre le bois venir jusqu'à mes oreilles. C'est un bruit décisif et assuré qui ne laisse de place à aucun autre. Mes yeux se sont ouverts pour voir l'une des massues s'envoler plus haut que les autres comme pour chercher un peu de liberté et retomber, brisant le rythme des mains, un peu plus loin sur le sol. Elle se tourne tout à fait vers moi, elle sourit encore...

Sur le parking d'un supermarché, un soir du mois de septembre, la pénombre s'effondre sur le jour en même temps que la pluie qui ruisselle lentement le long des rangées de voitures immobiles. Contre le vent et les gouttes de pluie une femme d'une trentaine d'années décharge le contenu de son chariot dans la gueule grande ouverte d'une vieille Ford Sierra marron claire. À côté d'elle son enfant, un petit garçon de huit ans s'énerve, caprice contre le ciel et ses nuages, contre l'école et contre Julie son amoureuse qui ne l'a pas assez regardé aujourd'hui, contre ce jouet ou ce livre qu'on a pas voulu lui acheter. Le petit garçon se bat visiblement contre son mal être pendant que sa maman se bat contre ses courses et contre cette boule au fond de sa gorge qui revient tellement souvent en ce moment, parce que c'est vrai que ça va pas trop bien ces temps-ci. «Regarde, j'ai fini, on rentre à la maison. ». Ne pas trop penser à la route en voiture, une demi-heure, c'est pas grand chose, sauf si le silence trop lourd ne réussit pas à se soulever de leurs cœurs. Dans ce cas, elle verra de nouveau retomber devant ses yeux le film de ces derniers mois, sans pouvoir éviter de se demander où est ce que ça a vraiment commencé, qu'est-ce qu'il aurait fallu faire. Pas facile d'avoir ce courage, celui qui réussit toujours à cacher les larmes qui montent. Et surtout la force de se battre pour préserver des images, les plus belles possibles, dans les yeux de Hugo, parce qu'à huit ans on a pas trop le droit de porter des problèmes sur ses épaules.

Elle vit tout près des objets. Au milieu d'eux, en eux et par eux. A tel point qu'elle sait comme nulle autre diriger et orchestrer leur vie, de la danse la plus simple jusqu'aux ballets les plus complexes. Du merveilleux... il y a peu de petits miracles aussi simples et beaux que ceux, répétés pourtant à l'infini, de voir naître, vivre et se rendormir les choses entre les mains d'une magicienne. Cette magicienne près de moi fait s'envoler les livres, les casseroles aussi bien que ses mots qu'elle donne pour dire le temps, l'amour ou les recettes de cuisine. Elle offre à sa vie, autour d'elle, une mise en scène simple et évidente comme les jours qui passent, dehors, derrière les fenêtres. C'est ainsi... auprès d'elle le monde ne se ressemble plus vraiment - du moins plus trop à celui que j'ai pu connaître - . Qui mieux que les objets savent vous confier le monde en charge... ou en cadeau ? Elle m'offre à moi des regards ou des sourires que je crois lui avoir volés... et surtout elle m'apprend à voir la vie... oui, elle m'apprend à voir la vie là où jusqu'à présent je ne faisais que la vivre.

Je m'appelle Hugo. Au début il y a eu cette angine que je n'arrivais pas à soigner avec une toux qui ne me laissait jamais de répit, allant même parfois jusqu'à me faire oublier les délires de ma fièvre. Les jours puis rapidement les semaines passaient sans que mon état ne s'améliore. Je consultais des médecins, des bons, des très mauvais, des honnêtes et des insignifiants. Dans les premiers temps, j'achetais même les médicaments. En fait même si les choses de la médecine ne m'ont jamais attiré, je remarquais que pour moi et ma drôle d'affection se déclinaient à peu près toutes les formes de traitements imaginables. Des contradictions dans les diagnostics... et dans les remèdes, des

expectorants, des anesthésiques locaux, des antalgiques ou des antipyrétiques, des antibiotiques antibactériens, des enzymothérapeutes, toute une clique de dénominatifs derrière lesquels se planquaient des substances tout justes bonnes à me faire des trous dans le bide. Et puis pour tout dire, je posais un problème assez ennuyeux à la médecine. Je n'avais qu'une vulgaire angine. Moi et ma maladie bâtarde étions bien loin de susciter un quelconque engouement dans le corps médical ; je devais à chaque fois insister un peu plus sur mes nombreux précédents essais infructueux pour réussir à faire soulever le stylo qui déjà s'étalait sur les feuilles, après une vague auscultation : quelques 33, une poignée de battements de cœur, il en faut à peine plus pour détecter une angine ou à la limite une petite infection... En fait, j'ai même réussi à trouver un peu de paresse et même de la lassitude chez les pharmaciens, cette société pourtant si obséquieuse, qui perdaient avec moi cette petite flamme qui s'allume quelquefois chez eux pour esquisser au patient, sa vie de quelques temps avec ses médicaments ; mais pas moi c'était tellement banal !

Bien sûr, le pire c'était la nuit. Dans ces moments, loin des préoccupations de la journée qui me la faisaient oublier, une toux sèche et cathartique me déchirait le thorax, jusqu'à me faire plier en deux quelque endroit de mon lit que j'ai pu trouver comme refuge. Et lorsque les quintes de toux, vaincues par la fatigue, me permettaient de m'assoupir, je tombais dans un sommeil enfiévré où se dessinaient au fond de ma tête et dans tout mon corps des délires qui ne m'autorisaient aucun repos véritable. Ces délires finissaient par me retrouver assis, en sueur, tremblant des images qui apparaissent lorsque la fièvre loge en nous. Mes matins ressemblaient bientôt à une course à l'abrutissement. En effet rien n'était plus urgent pour moi que de tenter de faire taire ma gorge ou de desserrer l'étau qui m'emprisonnait la tête.

Une lettre sur les bonheurs...

Jeudi 30 avril 1998

*Une petite heure à tuer dans un 'boui-boui à frites' miteux au fin fond de 'Creteil-cité-bidonville'... Encore quatre heures de cours à tirer et aucune envie de travailler. Pause déjeuner... Pas envie de travailler. Un quadragénaire mature assis à quelques tables de moi m'épie à travers ses variluxes. Je le soupçonne d'être un sociologue en puissance étudiant les comportements parfois complexes de ces «jeunes» dont on parle tant... Il faut reconnaître qu'il est gâté, tous les stéréotypes sont représentés : jeunes – glandeurs - adeptes du tarot, jeunes – causeurs - se racontant leur vie, jeunes – affamés – engloutissant leurs déjeuners, jeunes – stressés – carburant au café-clopes et jeune – solitaire – abandonné de ses p'tits camarades, lassé de venir en cours et racontant sa vie sur une feuille de papier... C'est à dire moi.*

*J'ai lu récemment le fameux «Première gorgée de bière...» de Philippe Delerm, la bible des nouveaux adeptes du temps retrouvé où les humains savent encore (et pour toujours) apprécier à leur juste valeur les moindres plaisirs que l'existence peut leur offrir... Ou plutôt qu'ils savent s'offrir à eux-mêmes en ayant conscience de la préciosité de ces instants. Presque volés finalement. Mais volés à qui, à quoi ? Aux contraintes de l'habitude, à nous-mêmes, au temps, aux autres. C'est tout bête, mais il fallait y penser. Et pour la première fois de ma vie, je me surprends à oser me dire qu'il y avait tellement d'autres plaisirs à décrire... D'une plume moins sensible probablement et avec une expérience beaucoup plus restreinte assurément que cet auteur, lui aussi quadragénaire, comme mon 'sociologue' qui ne se contente plus d'épier mais sourit surnoisement. Le problème avec ce genre de recueil, c'est qu'il est de nature éminemment personnelle et surtout purement intime. Il y a une vraie impudeur à livrer à des milliers de lecteurs ses p'tits moments et leurs si grands effets sur nous-mêmes. Et le plus drôle, c'est que pourtant chacun de ces instants réveille en nous un souvenir lointain, une émotion déjà ressentie, un goût d'enfance ou une odeur familière... Plutôt agréable de se dire qu'une grande partie de nos concitoyens, inconnus et parfois mêmes haïs, apprécient autant que nous les loukoums*

dégustés sur un trottoir juste à la sortie du magasin ou encore la langueur des dimanches passés à ne rien faire...

Mais tant d'oublis, quand même c'est révoltant... Alors pendant ces quelques instants, j'ai décidé de te livrer partiellement mon impudeur... Liste non exhaustive des quelques autres plaisirs minuscules qui me font aimer la vie parfois, les gens souvent, moi à l'occasion...

Le bonheur de se sourire à soi-même au milieu du métro, voire même de franchement se marrer pour une raison qu'on est seul à connaître et d'observer les regards moqueurs, étonnés, indifférents, amusés du type assis en face...

Celui de rencontrer quelqu'un, un matin ou à tout moment, capable de vous mettre de bonne humeur alors que tout vous disait que c'était une journée à rester chez soi à broyer du noir...

Celui de rester au chaud sous sa couette, un bouquin à portée de main, dans une petite chambre mansardée (c'est important !) alors que la pluie et le vent martèlent le toit dans un vacarme frigorifiant...

Celui de dormir sous une couette justement et d'oublier les draps-couvertures antiques qui débordent et se dépareillent...

Celui de sentir son cœur battre à tout rompre et sa peau devenir moite quand on fait un effort physique intense... Se sentir vivre littéralement...

Celui de se lever le matin pour s'engouffrer dans une salle de cinéma, alors qu'on devrait être en cours, alors que les autres travaillent, dorment...

Celui de partager une grimace avec un enfant inconnu ou un sourire complice avec les septuagénaires...

Celui de regarder un documentaire animalier à la télé en se promettant d'y aller un jour...

Celui d'écouter sa grand-mère vous raconter encore une fois comment elle a rencontré votre grand-père...

Celui d'aimer un film, un livre ou un disque que tout le monde a détesté...

Celui de déguster des cocktails vodka-pamplemousses avec mon amie Clémentine jusqu'à très, très, très, très tard sans nous faire gronder d'éteindre la lumière...

Celui de préparer un vrai repas tout en anticipant le plaisir qu'on va donner à ceux avec qui on va le partager...

Celui de lire un roman policier en démasquant le meurtrier...

Celui de marcher habillée mais pieds nus sur la plage, laisser les vagues vous lécher les pieds avant de patouiller joyeusement...

Celui d'oser dire quelque chose que l'on pensait enfoui pour toujours...

Celui de savoir taire quelque chose qu'on pensait qu'il allait faire beaucoup de peine...

Celui de voir que l'horoscope avait tout faux...

Celui de se faire avoir le 1<sup>er</sup> avril...

Celui de prendre l'avion parce que ça veut dire que l'on part ailleurs, que l'on bouge, que l'on découvre autre chose...

Celui de reconnaître une odeur que l'on aime dans un contexte imprévu...

Celui de prendre le bus sans ticket quand il n'y a pas de contrôleur...

Celui de manger du chocolat en ayant l'impression que c'est la première fois...

Celui de recevoir une lettre dont on ne reconnaît ni l'écriture ni la provenance...

Oh ! et puis il y en aurait tellement d'autres... des plus originaux, plus métaphysiques, moins matérialistes, plus épicés, plus exotiques, mais je ne veux voir dans cette liste que les prémices de nombreux plaisirs que je me donne toute la vie pour expérimenter...

Je te laisse à tes plaisirs,

A.

Je voulais vivre avec elle. Je voulais la demander en mariage. Je voulais courir la rejoindre. Bon, je ne l'ai pas fait tout de suite. Non, pas juste après avoir reçu cette jolie lettre qui me laissait en cadeau une image d'elle à déposer sur un rebord de ma vie de ce moment-là ; une image aux teintes pastels que mon souvenir avait déjà commencé de laisser s'échapper doucement, malgré moi. C'est vrai que nous ne nous étions plus vu depuis une petite poignée d'année. Heureusement notre correspondance – le mot est d'elle, mais il était entre guillemets – qui se construisait sur des confidences faites à soi-même autant qu'à l'autre, sans pouvoir vraiment nous rapprocher, nous permettait de ne pas trop nous éloigner non plus. Je pense... je pense peut-être même que c'est cette lettre qui a tout décidé. Peut-être grâce à elle que j'ai mis encore un peu plus de douceur dans ma réponse vers cette jeune fille si mystérieuse qui m'envoyait tout un pan de sa vie depuis un vendeur de frites ; qui me laissait penser que passer un jour entier avec elle serait une des plus belles histoires de ma vie. Elle avait su avec ses mots et ses pensées capter plein de choses de mes rêves, de mes aspirations et de mes désirs.

- C'est à ce moment que j'avais commencé à l'appeler... comme ça... tout seul... pour moi... pour voir si elle viendrait... Je faisais tourner son nom dans ma bouche un peu comme un sucre d'orge doux et acidulé. –

Une image comme dans les films américains, lorsque la vie se ralentit et que l'œil de la caméra se pose pour quelques instants volés au spectateur : je me laisse porter par le ronronnement du bus qui me fait traverser la ville. Je me vois comme hors de moi, la tête posée sur les grandes vitres qui vibrent en une harmonie étrangère. La ville, dehors, palpite en silence autour de moi et m'inonde de toutes ses lumières qui zèbrent le siège en face de moi et qui attirent mon regard là bas, tout là bas dans le flou d'où elles naissent et meurent. C'est un de ces moments où on a envie de penser à rien. Où on laisse juste quelques flashes s'imprimer dans votre tête, juste derrière vos yeux, pour le plaisir de sourire, de savourer encore un peu les plaisirs qui se sont déjà enfuis. Et comme dans les films américains, on sent que le temps s'arrête pour de bon, que la bobine va tourner à l'infini et que plus rien ne pourra vous arriver, calé au fond du fauteuil. C'est assez rare qu'on aime les voyages en bus, mais cette fois, j'aurais voulu que celui-ci ne s'arrête plus jamais...

Pendant cette maladie, j'ai vu revenir chez moi quelqu'un qui en était parti depuis longtemps. Quelques jours après le début de mon angine, elle est revenue. Elle a tranquillement poussé la porte, puis s'est installée en face de moi comme si nous nous étions quittés la veille. Elle est revenue comme dans les chansons jouées doucement au piano. Elle se glissait à mes côtés dans mon lit ou dans ma tête lorsque mes yeux pleins de fièvre ne savaient plus où regarder. Ma solitude... A travers les brouillards de mon esprit, je m'étonnais tout de même de ce sentiment de confiance et de bien-être qui m'envahissait de la savoir si proche. Soudain plus rien ne m'angoissait du monde extérieur, et même presque, il disparaissait un peu derrière son évidence et son assurance à elle. Je ne songeais même pas à me révolter. D'autant qu'elle me faisait retrouver un certain confort que j'avais perdu depuis longtemps. Je ne pensais plus à me soucier des autres, par exemple, je ne me rappelle pas avoir senti pendant cette période, cette piqûre douloureuse de l'attente qui vous caresse l'échine lorsqu'on se penche à la fenêtre pour essayer de découvrir la silhouette de celle qu'on aime entre les taches de lumière au milieu de la nuit. La solitude laissait sur mon visage un de ces sourires qu'on a qu'en rêve ; un sourire qu'on peut voir parfois sur les lèvres de son amoureuse lorsqu'on se rapproche d'elle, juste avant que l'aube ne vous la reprenne. Plus même, elle me laissait ce drôle de goût au fond de ma bouche... je me retrouvais parfois étonné de toute cette vie devant et derrière moi, un peu comme un enfant qui n'en revient pas de voir le cadeau qu'on lui a fait.

L'amour recherche l'essence des mots pour se décrire. Il faut avoir eu les mains moites, il faut avoir senti son cœur s'envoler dans sa poitrine, il faut avoir gardé les yeux ouverts pendant toute une nuit, il faut avoir été aveugle du reste du monde que l'autre, il faut avoir lu cent romans d'amour et les avoir oubliés pour pouvoir, à la fin, trouver une petite poignée de mots pour dire l'amour.

Hier j'ai beaucoup bu et ce soir, alors que l'étau autour de ma tête s'est desserré, je sens le monde autour de moi vaporeux et léger. Mes épaules ne sentent plus le poids qui pèsent sur elles. Je tremble un peu, j'écris ces mots sans savoir où ils m'emmènent. C'est agréable de se laisser porter par ses enchevêtrements de phrases qui s'emboîtent pour construire un chemin vers des paysages cachés de la lumière du dehors mais où brillent parfois, souvent, les rayons des souvenirs, des peurs ou des joies minuscules dont on oublie même de parler, mais qui vous portent et vous soutiennent vers le monde extérieur. En ce moment, le plaisir tout simple de se laisser aller au léger vertige dans ma tête et aux notes qui montent. Au chant et aux histoires dans une langue que je ne comprends pas qui viennent d'un coin de la pièce importé d'Afrique, de Tombouctou je crois. Je ne sais pas trop à quoi ressemble ces paysages, mais d'après ce que j'entends la vie y coule comme une rivière riche et lourde des heures passées à raconter le monde et à dire sa beauté.

L'amour qui s'est écoulé. On se rend compte qu'il n'est plus là, lorsqu'aux regrets alourdis par le désir qui vous cuirasse se succèdent les souvenirs qui vous surprennent. C'est assez simple. Une même situation vécue se métamorphose, cette même caresse au lieu de vous alourdir le cœur vous trouve un sourire fugitif aux lèvres qui dit votre étonnement. L'étonnement de se réveiller, de se retrouver là encore après le bonheur, de se découvrir vivant et de sentir ce poids sur votre vie comme un fardeau qu'on ajuste mieux sur son dos et qui vous rapproche de la terre. Ça vous arrive un beau jour, vous donne envie de vous arrêter un instant sur le bord de votre chemin et de regarder partout autour de vous... ça y est, on se retrouve, on retrouve son ombre, son corps et son image. La fin et le début d'un amour se ressemblent, ce sont les moments où l'on se mire, où l'on se voit, où l'on se reconnaît... Il y a cette ritournelle accrochée aux toits d'un petit village pas très loin de chez moi :

*Qui bien se mire, bien se voit  
Qui bien se voit, bien se connoit  
Qui bien se connoit, peu se prise  
Qui peu se prise, très sage est.*

Je l'ai retenue comme je me rappelle aussi le son de l'eau qui dégringolait de la petite cascade.

J'ai pris, il n'y a pas très longtemps, l'habitude de regarder les couchers de soleil. A vrai dire c'est assez nouveau pour moi, je viens de déménager et un soir que je passais devant ma grande fenêtre j'ai vu des rouges, des oranges, des jaunes et des bleus dégringoler du ciel et des rayons de soleil. Depuis ça m'intrigue un peu mais je n'ose pas poser la question, est-ce que c'est aussi joli depuis le début ? Comme tout le monde j'avais déjà vu un coucher de soleil, mais bêtement je pensais que lorsque j'y assistais c'était plus beau... Aujourd'hui je suis plus assidu et je n'ai plus la naïveté de penser que la représentation est plus réussie si j'y assiste. Alors depuis je range les couchers de soleil dans ma musette à « plaisirs minuscules qui font naître un bonheur assuré pourvu que notre cœur soit près à le recevoir ». Je les ai mis juste à côté des images d'en bas de ma grande fenêtre, celle de pendant la journée : il y a une école primaire avec tout son cortège de joies et d'aventures enfantines. Même si je suis beaucoup moins doué qu'avant, je vis encore un peu les histoires qui s'inventent à la sortie de l'école et les drames qui se jouent sous mes yeux. Ça m'a fait très plaisir de constater que je pouvais encore m'appuyer sur l'imagination de mes huit ans. Peut être que c'est un peu bête, mais je compte beaucoup sur elle, pour faire rêver mon petit garçon ou ma petite fille, plus tard, dans cette scène que je

me suis déjà joué cent fois et où j'invente des histoires pour faire voyager mon enfant, les pieds pelotonnés dans les couvertures. ( j'avoue que la plupart du temps c'est un petit garçon...)

Tous ces problèmes, ceux de mes parents, je les ai portés aussi. Je dis portés pour ne pas dire subis. Souvent ce genre de situation fait grandir très vite les enfants, ils brûlent un peu les étapes, bousculent l'enfance, courent après leur adolescence... et puis , enfin je crois que je me suis arrêté là, quelque part entre l'adolescence et la vie adulte. Je me complais un peu dans cet interstice intemporel, à l'abri de tous les gros mots d'adultes : responsabilité, apparence, profit, obligation... je ne sais plus... tous ces mots qui résonnent si durement, qui participent à la dissimulation de tous les sentiments. Dans l'espace où je me trouve on essaie de se nourrir de rêves, de projets qui sont des rêves, de films, de musiques, d'encre et de sentiments sensibles, oh c'est vrai un peu trop sensibles.

Parler des moments passés avec elle... cette impression qu'elle me donne de l'accompagner dans un film dont les scènes tournent autour de nous, seulement pour nous...

L'autre soir, on se rend à un concert, on laisse la voiture juste avant de plonger dans le froid encore inhabituel de l'automne, une sensation qui vous fait rentrer à l'intérieur de vous-même, même si on est deux, nous opposons nos épaules au froid pour ne pas le laisser rentrer. Nous marchons sur un pont et des cris résonnent autour de nous, je vois enfin sur notre droite une fourgonnette de police et plus loin sur la gauche éclairée par plusieurs projecteurs, la façade de la prison. Les cris viennent des fenêtres d'où se penchent à travers les grillages ses occupants pour cracher des insultes aux flics occupés à castagner deux mecs à l'air louche. Plus tard lorsque nous repartirons en sens inverse, le pont sera toujours couvert par des cris, mais cette fois ils auront perdu leur haine et leur rage. Deux filles coude à coude en équilibre sur le rebord du pont discuteront avec les prisonniers qui répondront, qui parleront de rien, de la vie qui continue à passer dehors même s'ils n'y sont pas. Peut être même que ça pourrait être leurs femmes, leurs amoureuses, leurs sœurs. Je l'attire un peu plus contre moi, nous n'avons pas eu besoin de parler.

Je ferme les yeux très fort, jusqu'à ce que la tête me tourne, que mes perceptions disparaissent.

Et puis, en quelques jours la maladie est repartie comme une vague qui s'écarte lentement pour repartir au large. Et cette vague qui cessait de déferler dans toute ma vie m'a laissé comme un naufragé sur une plage. Je me suis tâté d'un peu partout, j'ai regardé autour de moi, j'ai repris ces quelques feuilles. Ca m'a fait la drôle d'impression de me plonger dans des images que je n'étais pas habitué à voir, que je n'osais pas trop regarder...

*« Proust a écrit des milliers de pages pour apprivoiser un sommeil qui se refusait à lui enfant, lorsque sa mère n'entrait pas dans la chambre pour l'embrasser. Sur un plateau de la balance, un seul baiser manquant. Sur l'autre plateau, des nuits blanchies à l'encre, tous les écrits du monde. Il est évident que le premier plateau est plus lourd que le second. La littérature insomniaque ne consolera jamais de l'absence d'un amour donnant à notre visage lumière de repos. »*

**Christian BOBIN**      **L'épuisement**